

EDITION SPÉCIALE

des

JOURNÉE DES CARTELS

C

La Commission des cartels vous présente le deuxième volume du Numéro 4 de *Bruissement des Cartels*.

A

Ce volume regroupe les travaux des participants à la Journée Nationale des Cartels de l'EPFCL qui s'est déroulée le 28 Septembre, dans les pôles et villes qui se sont associées à cet effet, à savoir ici Bordeaux, Ajaccio et Le Puy en Velay.

R

Nous avons été nombreux à nous retrouver le week-end passé à Toulouse à l'occasion d'autres Journées Nationales, d'importance pour notre École.

T

Occasion de recueillir aussi, de vive voix, des avis, des témoignages concernant l'effet qu'a eu dans les pôles l'initiative de cette Journée Nationale des Cartels, anniversaire, soixante ans après leur conception par Lacan.

E

Assurément, peut-être pas un tourbillon, mais un vent suffisamment puissant pour (é)mouvoir la « base » - je me réfère à la qualification par Lacan du «cartel, organe de base de l'École » et suffisamment doux pour éprouver le plaisir de cette expérience, ce vent a été perceptible.

L

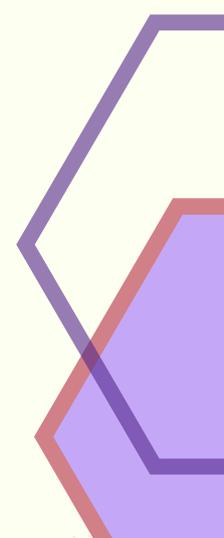
Je m'inspire d'une récente découverte culinaire: un restaurant sans carte et sans menu, notre hôte nous proposant de nous « laisser porter »...

S

Alors, laissez-vous porter en découvrant ce deuxième volume...

Bonne dégustation

Marie-Hélène Cariguel



JOURNÉE DES CARTELS

Penser le cartel : Un vecteur du savoir dans l'École

28 septembre 2024

AJACCIO

BORDEAUX

LE PUY-EN-VELAY

Sommaire du volume 2

■ Vincent ZUMSTEIN, La machine inconsciente ou l'obsolescence de l'homme?	3
■ Annie CHASSAGNE, Le fantasma, l'objet et la discorde, roman du couple	5
■ Angélique PUY, Semblant...	8
■ Emmanuelle MOREAU, Le cartel une affaire d'École	11
■ Laurence MAZZA POUTET, Transmission	15
■ Maria Dolors CAMÓS, Le cartel: Quels effets pour la transmission dans l'École?	18
■ Isabelle KANOR, Les anagrammes d'Unica Zürn, en toutes lettres dans le texte	20

L'équipe de rédaction de *Bruissement des cartels* est composée de:
Isabelle Cholloux, Marie-Hélène Cariguel, Emmanuelle Moreau, Christophe Fauré et
Sophie Henry, responsable des cartels.

Vincent ZUMSTEIN

La machine inconsciente ou l'obsolescence de l'homme ?

Ce qui m'a donné l'idée de ce titre c'est en lisant le *Séminaire V* dans lequel est travaillé la question du *Witz* et la rencontre de ce mot machine qu'utilise Lacan. Je l'ai mis, dans un premier temps, en parallèle avec le discours, dans lequel nous sommes pris aujourd'hui, véhiculé par les surdoués ou les hauts potentiels de la Silicon Valley avec l'idée qu'on pourrait faire un homme machine dé-subjectivé, rationnel, c'est-à-dire débarrassé de son inconscient.

En revanche, pour nous, en psychanalyse, la question qui se pose est la suivante : est-ce que ce cerveau machine pourrait fabriquer des *Witz* ? Et Lacan d'imaginer une machine, entre le lieu de L'Autre, trésor des signifiants, et le lieu du message que Lacan nomme M sur son graphe du désir[1]. Cette machine, même très complexe, qui pourrait faire une analyse exhaustive des éléments de signifiants, pourrait-elle authentifier un trait d'esprit et le processus, toujours singulier et subjectif, qui l'aurait créé ? Avec l'idée qu'elle pourrait reproduire cette création.

En 1957, Lacan pense que ce serait purement imaginaire, tout simplement parce que ce ne serait pas possible. Cette machine ne pourrait pas les authentifier[2]. Déjà en 1954, Lacan disait : « Le sujet se pose comme opérant, comme humain, comme je, à partir du moment où apparaît le système symbolique. (-) il faudrait pour que le sujet humain apparaisse, que la machine, dans les informations qu'elle donne, se compte elle-même, comme une unité parmi les autres. Et c'est précisément la seule chose qu'elle ne peut pas faire. Pour pouvoir se compter elle-même, il faudrait qu'elle ne soit plus la machine qu'elle est, car on peut tout faire, sauf qu'une machine s'additionne elle-même en tant qu'élément à un calcul[3] ».

Aujourd'hui, même avec les avancées des informaticiens est-ce possible ? Je n'ai pas de réponse. En tout cas, ce que nous savons sur le désir humain c'est qu'il se réalise toujours à côté, ce n'est jamais ça exactement comme nous l'apprend l'hystérique. On peut penser à la « Belle Bouchère » qui s'arrangeait toujours pour relancer/maintenir son désir, en désirant autre chose. Ce qui fera dire à Lacan qu'elle a un désir de désir. Et la création d'un mot d'esprit, lié à la subjectivité d'un sujet donc à ses désirs est tellement complexe qu'il faudrait une machine qui arrive à faire avec cette complexité.

Poursuivons avec Lacan : « Ce que je vous ai dit la dernière fois concernant le grand Autre, ce sacré Autre qui, dans la communication du *Witz*, viendra compléter -d'une certaine façon, combler- la béance que constitue l'insolubilité du plaisir. On peut dire que le *Witz* restitue sa jouissance à la demande essentiellement insatisfaite (-)[1] ».

Alors, si l'on peut tirer un enseignement du *Séminaire V, Les formations de l'inconscient* et la lecture en parallèle des histoires de Freud dans « Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient », c'est que l'humour[2], les *Witz*, les créations de l'esprit, sont non seulement, un moyen de révéler le fonctionnement de l'inconscient qui travaille à notre insu, mais aussi un formidable moyen de jouer avec ce langage qui nous parasite et puis, bien sûr, d'alléger momentanément le surmoi d'un auditeur par l'effort de surprise et de plaisir que suscite un mot d'esprit. D'ailleurs, Lacan créera un néologisme : *plaisirogène*[3].

Le mot d'esprit se crée après tours et détours animés par le désir toujours singulier d'un sujet. L'inconscient comme travailleur infatigable nous réserve bien des surprises dont les entrepreneurs de l'IA n'ont certainement pas idée. La machine informatique fonctionne différemment des créations poétiques que peuvent créer les êtres parlants même si on peut objecter que certains logiciels peuvent en créer. Va-t-on mettre au point une application qui nous permettra de nous mettre en lien avec notre inconscient et de faire l'économie d'une analyse ? Bien sûr, c'est une boutade, mais quelque part c'est dans l'air du temps.

Bref, pour que le trait d'esprit soit reconnu, et provoque le rire, il faut un Autre, comme le souligne Lacan « qui soit de ma paroisse »[4]. Il faut donc un autre en face de nous, un autre sujet parlant, ayant un inconscient. Mais, s'il faut une direction de sens, il faut également une interaction d'un signifiant et d'un besoin. « Donc, l'absence de la dimension du besoin pour une machine fait objection et obstacle à ce que d'aucune façon elle entérine le mot d'esprit[1] ».

Ce qui est frappant, et donc aussi dans ce Séminaire, c'est la rigueur de Lacan qui suit la rigueur de Freud pour démontrer l'inconscient. Je rajouterai que cette démarche, qui est scientifique, aboutit à la production du graphe du désir. En revanche, il ne faut pas oublier qu'au-delà de cette formalisation graphique, il y a des restes, des débris que l'on ne peut métaphoriser. Toute l'expérience humaine ne peut rentrer dans le langage. La limite c'est le réel. « Je dis toujours la vérité : pas toute, parce que toute la dire, on n'y arrive pas[1] ». Le graphe du désir représente notamment le trajet de la pulsion qui tourne autour des orifices du corps et qui, comme le désir, reste constant et n'atteint jamais son but.

En tout cas, ce graphe a le mérite, après cinq ans de séminaire, de donner une vision d'ensemble de ce qui se passe dans la pratique analytique et ce qui se joue aux différentes étapes du processus. Ce schéma reste aujourd'hui tout à fait pertinent pour nous situer par rapport au processus psychothérapeutique et sa différence par rapport à un processus analytique.

Si on veut aller plus loin en se référant au *Séminaire XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant* et le travail que fait Lacan par rapport à la langue écrite chinoise, nous pouvons considérer que le graphe du désir est comme une tentative d'une écriture chinoise avec ses caractères et ses signes mis aux différentes étapes du processus analytique. Ces signes sont comme des représentations de mots. Dans cette écriture sont mêlées, combinées, l'action et la métaphore. Ce qui permet de distinguer la spécificité de la nature humaine.

Encore une fois, pourquoi le *Witz* et sa formation est aussi important ? Parce qu'il démontre toute la subjectivité inconsciente d'un sujet, les signifiants qui s'agencent au gré de son désir et à son insu. C'est pourquoi l'exemple du *famillionnaire* est tant travaillé par Freud et Lacan. C'est l'exemple paradigmatique du processus inconscient qui mène à sa création.

Le *Witz* permet de démontrer qu'il y a une autonomie du signifiant qui va au-delà du vivant. Il y a quelque chose qui se fait automatiquement même si le sujet n'est pas totalement impuissant face à l'Autre. Au-delà du vivant, il y a une soumission du sujet parlant à la chaîne signifiante. La répétition du traumatisme montre bien cet aspect. Et là, on peut dire que par cette automaticité il y a tout de même un côté machine.

[1] *Obsolescence de l'homme*, titre que j'emprunte à Günther Anders, Paris, Editions de l'encyclopédie des nuisances, Ed. IVREA, 2002. Ouvrage paru en Allemagne en 1956 et seulement traduit en Français en 2002.

[2] J. Lacan, *Les formations de l'inconscient, Le Séminaire, Livre V*, Seuil, Paris, 1998, page 90. A la place de ce M, il mettra dans son graphe final, à la fin du Séminaire s(A).

[3] *Ibid.*, page 113.

[4] J. Lacan, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse, Le Séminaire, Livre II*, Seuil, Paris, 1978, page 68/69.

[5] *Ibid.*, page 121.

[6] S. Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Ed. Gallimard, Folio essais, Paris, 1988, deux amis, l'un aveugle et l'autre paralytique se retrouvent : « Comment ça marche ? » demande un jour l'aveugle au paralytique. « Comme vous le voyez », répond le paralytique à l'aveugle. Page 87.

[7] J. Lacan, *Les formations de l'inconscient, Le Séminaire, Livre V*, Seuil, Paris, 1998, page 107.

[8] *Ibid.*, page 118.

[9] *Ibid.*, page 114.

[10] J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, page 9.

Annie Chassagne

Le fantasme, l'objet et la discorde, roman du couple

Cette intervention fait suite à un premier temps de travail de cartel sur le *Séminaire XIV, La logique du fantasme*, séminaire qui date des années 1966-1967.

J'ai pu exposer lors d'une rencontre à Vichy, en juin 2023, mes premières lectures de ce texte jusqu'à la séance de janvier 1967. Mon travail se terminait à l'époque sur une évocation de plusieurs versions picturales du « Déjeuner sur l'herbe », dont la version la plus célèbre est celle d'Édouard Manet. Différents peintres, dont Manet, ont interprété ce thème récurrent à leur façon ou plutôt à partir de leur fantasme.

Après cela, pendant quelques temps, je restais en panne, au milieu du séminaire, devant sa complexité croissante. Sur le point d'abandonner cette lecture, une rencontre littéraire me ramena au texte de Lacan.

Lectrice assidue de Pascal Quignard, romancier et essayiste français au parcours littéraire très riche et divers, je venais d'engager la lecture de son dernier livre « Compléments à la théorie sexuelle et sur l'amour »[1]. Avançant dans ce livre, le désir de reprendre le texte de Lacan s'imposa. J'ai pu retracer ce cheminement en cartel cette année, et le propose aujourd'hui.

Je n'ai pas de pratique clinique et il me faut souvent ancrer mes lectures psychanalytiques dans le champ de l'art et de la culture, sans doute pour donner chair et force à mon rapport personnel aux textes si difficiles de Lacan. Une singularité que peut autoriser le travail de cartel ce qui, pour moi, le différencie radicalement de n'importe quel autre groupe de travail. Un lieu où un sujet peut tenter de continuer à s'étayer du discours analytique, à condition d'être soutenu, bien sûr, dans sa démarche, même atypique.

Pascal Quignard cite parfois Freud et n'ignore pas le travail de Lacan. Son livre est aussi empreint de beaucoup de références à l'antiquité, qu'il a très savamment explorées dans plusieurs de ses livres. Ce dernier ouvrage est une sorte de pamphlet, voulant rassembler quelques propos urgents sur la vie sexuelle humaine. Urgence évoquée par rapport à l'émergence d'idéologies contemporaines dont un nouveau puritanisme, avec ses discours naïfs sur le consentement par exemple, et son refus de toute sexualité hors la reproduction, qui se manifeste tout particulièrement autour du refus de l'avortement. Chaque époque a sans doute sa façon de recouvrir le réel du non-rapport sexuel, mais les nouvelles versions du moralisme sont assez sidérantes pour les générations qui ont mené une lutte active contre ces obscurantismes.

Je souhaite commencer par des extraits du texte de Pascal Quignard avant de revenir aux *Écrits* de Lacan. Il me faut donc rassembler ici quelques citations, le texte littéraire n'autorisant pas de reformulation.

Il débute ainsi : « Il est vraisemblable que le monde sexuel offense profondément le monde symbolique ».

Il précise en évoquant la scène qui est à notre origine : « Étrange danse brusque, chevauchante, à cru, saccadée, hétérosexuelle qui nous figure. Pourquoi haïssons nous ce qui nous figure ? ».

« La sexuation est coriace, constante dans le destin de chacun, irréductible dans l'expérience des femmes comme dans celle des hommes ».

« Le désir est immarcescible, la pulsion est inéluctable ».

Il revient sur les textes freudiens dont *Trois essais sur la théorie sexuelle* de 1905 qu'il juge « bouleversants et insurpassables ». Aucune concession au moralisme donc mais aucune illusion, non plus, sur une union harmonieuse.

« Toute relation sexuelle est d'abord une humiliation. Mon sexe choque l'autre comme l'autre sexe me choque... La sexualité de chacun est une errance dans les ténèbres de l'autre, mais aussi une stupéfaction à l'intérieur de ses propres ténèbres ».

« Les parties génitales, développées, mûres, disloquées, ardentes, désunissent les corps plus qu'elles unissent. De traces archéologiques, elles deviennent des hantises.»

Dernière longue citation : « Il n'y a pas une différence sexuelle. Il y a deux sexes. Il y a donc deux différences sexuelles pour « deux » différences sexuelles, même si, pour toute l'humanité possible, il n'y a qu'une différence sexuelle quel que soit son sexe : la différence qui fait que l'autre sexe lui est à jamais mystérieux à partir de son propre sexe. Cela fait quatre différences inassumables par personne au monde. Tel est l'écartement propre à l'énigme... Une disparité absolue qu'aucune parité n'égalise ».

Autrement dit, dans l'espace entre les deux sexes il n'existe pas une conception unique et partagée de la différence des sexes, chacun a deux images de chaque sexe, donc cela fait quatre différences en tout. Pour autant, pour l'humanité dans une logique générale il y a une seule différence des sexes.

Il rajoute : « La mutualisation des deux expériences est induite ». Il radicalisera son propos en affirmant l'impossibilité d'un humanisme, la sexualité chez l'humain fracture toute prétention universelle.

Cet impossible de l'universalité, à propos de la vie sexuelle, me semble particulièrement et dramatiquement illustré par l'écart des choix civilisationnels actuels, spécialement entre ce qu'on nomme Orient et Occident. Nous ne pouvons nous armer contre le moralisme ambiant avec une vision fusionnelle, positiviste et aseptisée de la sexualité.

Enfin Pascal Quignard évoque une phrase de Gayle Rubin, anthropologue américaine queer, dans les années 1980-90 « Les fantasmes sont plus affamés que les corps ne le sont ».

C'est au bord de cette phrase que l'on touche les limites du texte de Pascal Quignard et que le retour au séminaire de Lacan m'a paru indispensable.

Au delà de l'impact des expériences inéchangeables de la sexualité, un autre impossible fracture la vie sexuelle, qu'elle soit homo ou hétérosexuelle. Ce n'est qu'à travers la logique du fantasme que l'on peut aborder cela.

J'ai relevé quelques éléments extraits des séances de février 1967 à juin du *Séminaire XIV* où Lacan y évoque le rapport « anharmonique »[2] du couple, puis plus loin : « Rien n'est plus précaire que cet entrecroisement des jouissances, s'il y a bien quelque chose qui nous révèle l'expérience, c'est l'hétérogénéité radicale de la jouissance mâle et de la jouissance femelle, c'est bien pour cela qu'il y a tellement de bonnes âmes occupées plus ou moins scrupuleusement à vérifier la stricte simultanéité de leur jouissance avec celle du partenaire, à combien de ratages, de leurres et de tromperies ceci prête ? »

Il met ensuite l'accent sur une formulation particulière du non rapport sexuel en indiquant que c'est bien parce qu'il y a de la sexualité, une vie sexuelle conditionnée par tout ce que nous venons de voir, qu'il n'y a pas d'acte sexuel.

Il dira plus loin, « il n'y a pas d'acte sexuel... il y a la bonne intention. »

« D'un acte véritable le sujet surgit différent en raison de la coupure, sa structure est modifiée ».

« L'acte sexuel, ceci au moins pourrait vous suggérer ce qui d'ailleurs est évident, que ce n'est pas la copulation pure et simple... L'acte sexuel se présente bien comme un signifiant, comme un signifiant qui répète quelque chose... Mais la scène œdipienne ».

Il réaffirmera que le sujet se mesure obligatoirement avec la difficulté d'être un sujet sexué. Je rajouterai que cette confrontation est incontournable quelles que soient les variations sur les choix, les genres annoncés ou pas. « La signification de la fonction phallique en tant que manque essentiel de la fonction du rapport sexuel avec sa réalisation subjective... quoique partout appelée mais se déroband, l'ombre de l'unité plane sur le couple, il y apparaît nécessairement la marque, ceci en raison de son introduction même dans la fonction subjective, la marque de quelque chose qui doit y représenter un manque fondamental. Ceci s'appelle la fonction de la castration en tant que signifiant. »

« Il suffit que la femme entre dans le jeu d'être cet objet que nous désigne si bien le mythe biblique, d'être cet objet phallique pour que l'homme soit comblé, ce qui veut dire exactement parfaitement floué, à savoir ne rencontrant que son complément corporel. »

L'essence du sexe, pour laquelle il emploie le terme de *quiddité* est peut-être manquante. L'enjeu phallique, s'il est bien là dans la rencontre, est la marque du ratage.

Estella Solano-Suarez dans une conférence à la section clinique de Bruxelles en janvier 2024 intitulée « le fantasme dans la névrose », nous indique que « Ce qui vient à la place du rapport sexuel qu'il n'y a pas, c'est l'objet pulsionnel. C'est l'objet sexuel qui fait croire au rapport sexuel qu'il n'y a pas ». Elle rajoute : « il n'y a d'accès à l'autre de l'autre sexe que par la voie des pulsions dites partielles où le sujet cherche un objet qui remplace cette perte de vie qui est celle d'être sexué ». Estella Solano-Suarez s'appuie sur la lecture du *Séminaire XIV* pour ajouter cette affirmation : « Ce rapport de l'autre avec le partenaire qui lui reste, à savoir ce dont nous sommes partis et ce n'est pas pour rien que je l'ai appelé a , c'est à savoir votre substance, votre substance de sujet pour autant que comme sujet vous n'en avez aucune, sinon cet objet chut de l'inscription signifiante, sinon que ce qui fait que ce a est cette sorte de fragment de l'appartenance du A en ballade... objet prélevé sur le corps de l'Autre à partir d'une coupure signifiante, cet objet est en jeu dans le fantasme ». Cet objet petit a , prélevé sur le corps de l'Autre, précocement constitué dans la vie pulsionnelle de chaque enfant, premier dans son éveil libidinal, bien avant la rencontre d'autres objets sexuels ultérieurs, est bien sûr en jeu dans ces nouvelles rencontres. C'est un objet non mutualisable, construction propre à chaque sujet. Peut-on dire que le a complète le sujet de telle façon qu'il n'a pas besoin d'être deux ?

Revenons à Lacan et au *Séminaire XIV* : « La subjectivation du sexe n'enfante rien si ce n'est le malheur. Mais ce qu'elle a produit déjà, ce qui nous est donné de façon univoque dans l'expérience psychanalytique, c'est là ce déchet dont nous partons comme du point d'appui nécessaire pour reconstruire toute la logique de cette dyade. Ceci en nous laissant guider par ce dont cet objet est la cause, vous le savez, à proprement parler est la cause, à savoir le fantasme. »

Le fantasme qui selon Lacan « a pour fonction de parer à la carence du désir à l'entrée de l'acte sexuel ».

N'y a-t-il qu'un rapport au phallus et à l'objet mais pas de rapport sexuel ?

Le fantasme comme mise en scène de l'objet, essentiel dans le rapport au désir, alimente à la fois la vie sexuelle et tous les risques de discorde.

[1] P. Quignard, *Compléments à la théorie sexuelle et sur l'amour*, Paris, Seuil, 2024.

[2] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIV, La logique du fantasme*, Paris, Seuil, 2023, page 158.

Angélique Puy

Du semblant

Je vais tenter de vous partager le cheminement qui a été le mien lors de la préparation de ce travail d'écriture. L'idée de départ était de vous parler d'un moment de travail en cartel autour du *Séminaire XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, en écho aux Journées de l'École de novembre dernier « Le sexe et ses semblants ». Le semblant, comme le soulignait Jean Jacques Gorog à Paris, est un meilleur mot que le signifiant car il dit l'insaisissable, le semblant comme le signifiant de ce qui n'est pas.

Mais cette idée de départ n'allait pas sans en passer d'abord par ma rencontre avec le travail de cartel au-delà ou à côté du travail de la cure, du divan. On entre dans un cartel, comme on peut dire qu'on entre en analyse, le « comme » à entendre ici non pas du côté du même, d'un identique entre le cartel et l'analyse, mais le «comme » portant sur le fait d'entrer, y aller, s'y mettre, y mettre du sien.

Francine Gaillard m'a parlé de la possibilité de participer à un cartel il y a maintenant quelques années, puis quelqu'un d'autre m'y a invitée à nouveau, Françoise Crison. De fil en aiguille nous nous sommes retrouvés 4 + 1, et mon premier cartel a démarré.

Le mot cartel était complètement nouveau pour moi à l'époque, signifiant inconnu et pourtant déjà partagé par beaucoup d'autres. C'était un semblant vide pour moi, sans corps pourrais-je dire.

Cela m'amène à regarder comment un semblant existe socialement dans certains groupes. Le fait d'entrer dans un groupe, de se mettre à un certain travail, fait qu'on en partage le langage, y entrer permet de donner corps aux mots, aux semblants qui deviennent alors signifiants pourrait-on dire.

Ceci éclaire combien, chez certaines personnes, nous pouvons avoir à faire à des semblants sans corps, cette sensation d'entendre des paroles « peu portées », de bienséance...

Pour continuer mon fil, la perception de cette entrée dans le cartel, m'a conduite à me questionner sur pourquoi Lacan a appelé ce dispositif : cartel et quelle en était la fonction attendue ?

C'est une avancée de plus dans cette approche du semblant et de son maniement, en lien toujours avec la perception de cette entrée.

Colette Soler, dans le Mensuel 173 écrit : « *faire semblant* (...) qui signifie donner à percevoir (voir, entendre, sentir, etc., aux cinq sens près) un référent qui n'y est pas. Ca participe du paraître, (...) le registre de l'apparaître est présent [1] ». Quelque chose donc qui émerge, qui vient, avec toute l'équivoque du terme paraître, qui pour moi laisse entrevoir la dimension non négligeable de l'imaginaire, dans son aspect positif et nécessaire au semblant. S'habiller à nouveau du semblant.

Elle poursuit : « Lacan pose que le signifiant est identique au statut comme tel du semblant ».

J'en reviens au cartel, une invention de Lacan, comme outil le plus spécifique, pour qui se trouve travaillé par la psychanalyse. Son efficacité vient de la formalisation que Lacan en a donnée en 1975 après en avoir proposé l'usage sur un mode empirique en 1964, lors de *l'Acte de fondation* de l'École freudienne de Paris. Il fonde son École sur un mode d'organisation nouveau, sur la base de petits groupes à qui sont confiés l'exécution d'un travail.

Le cartel est cette réunion de quelques-uns qui décident de se donner un objet de travail pour une durée déterminée, ces petits groupes favoriseraient le fonctionnement des effets symboliques du discours plutôt que ses effets imaginaires dans le groupement des analystes.

Dans *l'Acte de fondation* de l'École freudienne de Paris, Lacan évoque une élaboration soutenue dans des petits groupes et précise : « Chacun d'eux (nous avons un nom pour désigner ces groupes) se composera de trois personnes au moins, de cinq au plus, quatre est la plus juste mesure. PLUS UNE chargée de la sélection, de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun.

Après un certain temps de fonctionnement, les éléments d'un groupe se verront proposer de permuter dans un autre. La charge de direction ne constitue pas une chefferie ».

Cette fonction du plus un imprime au cartel une structure bien particulière.

A ce petit groupe Lacan donne le nom de cartel et entend y faire résonner le sens de structure et d'articulation. Cartel vient du latin *cardo* qui veut dire gond, ce qui permet d'ouvrir une porte et de la franchir, le but est de produire un progrès réel sur les effets de l'analyse. Pour Lacan, comme il le dit en 1980 au moment du démarrage de la Cause Freudienne, « le cartel est l'organe de base de l'École ».

L'importance donnée au cartel par Lacan est d'ailleurs telle qu'il a proposé en 1964, que l'admission dans son École se fasse pour un sujet au titre de son appartenance à un cartel et non à titre individuel.

Donc l'existence de l'École pour Lacan dépend de l'existence des cartels, ils sont indissociablement liés. Lacan voulait une école d'analysants, tous analysants quels que soient leurs titres. Et c'est dans le cartel que chacun, quel que soit son savoir théorique, met en question, sans le savoir, parce que c'est ce qui l'interroge, ce qu'il a de plus réel en lui-même.

Voilà qui dit théoriquement ce que j'ai souvent nommé « les points de rencontre » entre les « dits » ou « dire » du divan et ceux de mon travail en cartel, j'ai plusieurs dits : « ça se répond sans le savoir ».

Pour Lacan une longue cure n'était pas suffisante pour faire un analyste. On imaginait avant qu'il y avait une partie pratique (l'analyse) et une analyse didactique ensuite. Certes, la cure apporte une expérience, mais en ce qui concerne le mode de transmission du savoir, comment faisons-nous ? On ne peut pas transmettre avec le DU, il faut trouver d'autres modalités de fonctionnement.

Le cartel a l'avantage d'être un lieu où non seulement on va étudier, mais aussi un lieu où l'on va rejoindre, en tant que s'y manifeste un désir, le savoir spécifique du DA.

L'évocation de ce DA va me permettre de relier mon travail de cartel, au *Séminaire XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*. Il est ressorti d'un moment de lecture que tous les discours, le DM, le DH, le DU ont un signifiant en place d'agent (de semblant) en haut en gauche, dans le DA c'est le petit *a* qui est en place d'agent.

Le S1, le S2 et le S barré sont la conséquence de l'entrée dans le langage du côté du signifiant.

Le *a* c'est la jonction entre le sujet et le corps, le petit résidu détaché du corps, le *a* est ce qui reste, ce à quoi a à faire le sujet (dans le fantasme notamment).

Le DA se spécifie de mettre l'objet aux commandes, l'objet plutôt que le signifiant, et par là il destitue le signifiant de sa place d'agent.

Dans le *Séminaire XVIII*, Lacan passe des discours au discours au singulier, et ce à partir de l'introduction du semblant qui marque du coup un tournant dans son enseignement. Pierre Perez souligne que « cet accent mis sur le singulier du discours l'autonomise comme structure notamment dans sa relation au sujet [2] ». C'est bien le discours qui détermine le sujet et non l'inverse.

Le terme de semblant dans le discours (donc en haut à gauche) remplace celui d'agent qui disait déjà qu'à cette place, on ne fait que semblant d'être l'initiateur du discours, pour reprendre les termes de Bernard Nominé, l'agent n'agissant pas pour son propre compte. [3]

Toujours dans le *Séminaire XVIII*, Lacan écrit : « Un sujet ne saurait être que le produit de l'articulation signifiante. Un sujet comme tel ne maîtrise jamais en aucun cas cette articulation, mais en est à proprement parler déterminé [4] ».

Et encore : « le discours dont je suis l'effet, ma parole en est l'instrument [5] ».

Envisagé depuis le semblant, le discours ne peut être d'aucun particulier et ne se fonde que d'une structure. Sans le semblant pas de possibilité de discours, tout ce qui est discours ne peut se donner qu'en semblant.

On s'arrête souvent beaucoup sur cette place d'agent, de semblant, mais le véritable point de départ du discours c'est la vérité. Lacan insiste sur la fonction du semblant et son rapport à la vérité, il écrit : « le semblant qui se donne pour ce qu'il est est la fonction primaire de la vérité [6] ».

Le semblant lacanien n'est pas l'envers du vrai, il ne vise pas à distinguer le vrai du faux, la vérité n'est pas le contraire du semblant, mais la dimension qui supporte le semblant, « est strictement corrélative à celle du semblant [7] » .

Et l'écriture du discours l'atteste : semblant
vérité

Quand Lacan écrit que certains se demandent où il veut en venir : « il serait plus impliqué de se demander d'où je pars [8] » j'entends dans cette phrase : d'où veut en venir le semblant ? Et bien de la vérité.

Quand Colette Soler dit que le discours est une structure de lien qui repose sur l'inter-signifiante, ça dit combien le sujet est pris entre deux signifiants (S1-S2), combien le sujet est tenu par le discours, au contraire de l'intersubjectivité (où l'on pourrait dire que le sujet cherche chez l'autre la cause), dans l'inter-signifiante c'est de soi à soi.

Donc le semblant est solidaire de la vérité. Sous l'effet du semblant la vérité ne se définit plus en référence au savoir mais au réel, comme Lacan l'écrit : « l'effet de vérité n'est pas du semblant [9] ».

Encore dans le Mensuel 174, Bernard Nominé cite ce que Lacan disait dans une conférence à Ste Anne en 1971, où il évoque le mur du langage se référant à un passage du traité de la peinture de Léonard de Vinci : « quelque chose peut se lire comme une écriture à partir d'une apparence, d'un semblant perçu dans la tache de salpêtre sur le mur. Ce semblant s'organise et prend un sens plutôt agréable et fait disparaître l'impression désagréable du mur taché de moisissures. Trouver un sens est toujours agréable. Ce plaisir du sens Lacan l'appelle « jouis-sens [10] ».

D'où vient ce sens qui apparaît sur le mur du langage ? Il vient de ce qui travaille derrière le mur. Et ce qu'il y a derrière c'est un réel qui n'a aucun sens et cependant c'est ce qui oriente le sens, ce qui s'inscrit à la surface du mur. Derrière le mur on peut situer la vérité (et le plus-de-jour).

Pour terminer ce travail, je dirai que chacun se sert des semblants du collectif, il s'agit de s'approprier ce qui fonctionne pour soi à partir de ce collectif. Dans l'analyse, l'approche du DA, par la place de semblant occupée par l'objet, le sujet (l'analysant) est amené à se détacher des semblants.

Luis Izcovich, aux dernières Journées de l'École, parlait des semblants comme barrière contre l'errance. C'est ce qui se rencontre dans la cure, quand certains semblants ne tiennent plus leur fonction de nouage et laissent le sujet « dans on ne sait quoi » de fort inconfortable (le mot est faible).

Là me vient le titre d'un autre Séminaire de Lacan : *Les non dupes errent*.

Pour les semblants, comme pour les noms du père (qui sont aussi des semblants) il s'agit de s'en passer à condition de s'en servir, pour reprendre une phrase bien connue de Lacan.

Autrement dit, il s'agit en fin de cure, de réinvestir des semblants pour renouer, pour refaire un nouage. Pour parler avec des mots plus simples, les miens, « y retourner mais pas comme avant ». C'est s'incliner comme dit Luis Izcovich pour dire que les semblants ont une efficacité.

[1] C. Soler, Commentaire de la première séance du *Séminaire D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Mensuel 173 de l'EPFCL, décembre 2023, p.9.

[2] P. Perez, « Economie du discours », Mensuel 173 de l'EPFCL, décembre 2023, p.15.

[3] B. Nominé, Commentaire de la séance du 20 janvier 1971 du *Séminaire D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Mensuel 174 de l'EPFCL, janvier 2024, p.10.

[4] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p.18.

[5] *Ibid.*, p.10.

[6] *Ibid.*, p.24.

[7] *Ibid.*, p.26.

[8] *Ibid.*, p.23.

[9] *Ibid.*, p.14.

[10] B. Nominé, Commentaire de la séance du 20 janvier 1971 du *Séminaire D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Mensuel 174 de l'EPFCL, janvier 2024.

Emmanuelle MOREAU

Le cartel, une affaire d'École

« Je fonde- aussi seul que je l'ai toujours été dans ma relation à la cause psychanalytique- l'École Française de Psychanalyse... »[1], c'est par ces mots que commence l'acte de fondation du 21 juin 1964, dont nous marquons les 60 ans aujourd'hui. L'École Française de Psychanalyse deviendra très vite, l'École Freudienne de Psychanalyse.

Qu'est-ce qui pousse Lacan à proposer le cartel pour « l'exécution du travail » comme il l'écrit dans cet acte de fondation, venant ainsi nommer ce qu'il attend et espère des relations de travail entre les membres de son École ? C'est une offre révolutionnaire.

La fondation de cette École Freudienne de Psychanalyse, précède de quelques mois la dissolution de la Société française de Psychanalyse, société fondée par Lacan et quelques autres en 1953 suite à une scission avec la SPP. La dissolution de la Société Française de Psychanalyse aura lieu le 19 janvier 1965. Pour Lacan, cette nouvelle scission est une véritable excommunication, il ne peut plus prétendre pouvoir adhérer à l'IPA. L'origine de cette rupture tient principalement à la formation qu'il donne aux analysants qu'il a sur son divan, futurs analystes, et sur la durée et le rythme des séances qu'il pratique.

Quand il fonde son école, quels sont les enjeux avancés avec ce nouveau dispositif de travail que représente le cartel ?

Dès le début des années 1900, lors de la création des différentes sociétés de psychanalyse en Europe, la question de la formation des analystes fait polémique. Formation qui se décline entre l'obligation d'une cure personnelle, puis/ ou en parallèle, celle d'une analyse didactique, des séances de contrôle accompagnant les premières conduites de cure et l'inscription à des séminaires afin d'acquérir un savoir théorique consistant. L'analyse didactique, c'est un des piliers de la politique des instituts de psychanalyse et ce, dès les débuts de la psychanalyse. Ce serait intéressant de revenir sur la fonction de cet outil de formation abandonné par Lacan, au profit du dispositif de la passe....

A Vienne, Freud prend le parti dès 1905 du fait « qu'il n'y a pas de cure type », je fais référence à Lacan par cette expression. Freud suivait le travail des analystes qu'il avait sur son divan, restant très libre vis-à-vis des règles administratives et des considérations politiques des associations ou sociétés de psychanalyse pour la formation de ses analysants, futurs analystes. Et ce « malgré la consternation et l'embarras que cela causait aux « autorités », comme il les appelait parfois, non sans une certaine ironie » je cite Moustapha Safouan[2].

Qui sont ces autorités ? Il y a la Société de psychanalyse de Berlin et l'IPA.

Le Groupe de Berlin va mettre en place l'Institut psychanalytique de Berlin en 1920, vrai centre de formation pour les psychanalystes allemands, modèle qui sera repris par toutes les autres sociétés de psychanalyse. C'est une organisation verticale, codifiée, basée sur le système universitaire. Les analystes débutants seront pris en charge et perdront toute initiative que ce soit pour la durée de la cure personnelle et de la cure didactique, la fin de leur analyse, la temporalité de leur formation théorique. Mais aussi, la possibilité de prendre le titre d'analyste sans l'accord de la société de psychanalyse, qui les autorise ou non, à recevoir des patients...

Car c'est bien de cela dont il est question, de pouvoir fonder le titre de psychanalyste en faisant entrer la psychanalyse dans le champ de la psychiatrie, d'en faire une spécialité médicale et lui donner une légitimité scientifique. La question des analystes non médecin est posée à ce moment-là.

Pourquoi Freud a-t-il laissé filer des prises de position résolument contraire à ses ambitions pour le nouveau mouvement qu'il venait de créer ? Lui-même pratiquant à Vienne une tout autre politique de la psychanalyse au sein de la Société viennoise ?

Bernfeld[3], cité par Moustapha Safouan, témoigne du succès mondial de la psychanalyse dans ces années-là, avec la peur chez les premiers analystes de constater une prolifération des sociétés psychanalytiques sans une structuration commune et surtout de se heurter à l'indifférence du monde médical. La peur de l'hétérodoxie.

Mais ce qui reste le point central selon Bernfeld, c'est l'annonce du cancer de Freud en 1923, chacun se positionnant alors devant la disparition probable du Maître. Le modèle universitaire devait prendre la place laissée vacante sans qu'un autre lui succède nominalement... Un acting-out, c'est la thèse de Moustapha Safouan[4] à propos de l'institutionnalisation de la psychanalyse, une barrière à la jouissance concernant la tentation de prendre la place du maître dans une répétition du mythe de Totem et tabou.

Une telle institutionnalisation remet en cause l'idée même de l'inconscient, quid du désir de l'analyste ? De son acte ? Du transfert même, utilisé à des fins de soumission hiérarchique ?

Mais le Maître n'est pas mort. Enfin pas aussi vite que Freud lui-même l'avait sans doute redouté. Aujourd'hui, avec le recul de l'histoire, il semble intéressant de souligner combien la possibilité de la place laissée vacante par la mort du fondateur, ce vide était impossible à penser, théoriser, ne serait-ce que de pouvoir évoquer la question du nom du fondateur, qui aurait fait nouage. Nouage entre les sociétés et entre les membres de ces sociétés. Le savoir universitaire, dans le champ du médical venait répondre à toutes les impasses de la structure langagière, à tous les impossibles. Le savoir universitaire n'est pas troué et vient boucher tous les vides...

Dans un petit texte de 1919 « Doit-on enseigner la psychanalyse à l'université ? »[5] Freud met en garde déjà sur la nécessité de trouver chez les analystes des lieux d'enseignement en dehors de l'université, de revenir au travail au sein de la cure propre et des contrôles, de sortir du descriptif médical et d'aller vers ce qui reste le point aveugle notoire chez le médecin... il faut y entendre l'existence de l'inconscient, toute la métapsychologie qu'il élabore peu à peu.

Il approfondit et martèle cette thèse dans « La question de l'analyse profane » en 1926, il ne lâche pas sur ce qu'il revendique concernant la singularité de la psychanalyse, de son champ propre : « les médecins fournissent à l'analyse son plus gros contingent de charlatans. Très souvent ils pratiquent le traitement analytique sans l'avoir appris et sans le comprendre »[6]. Cet ouvrage est une réponse à une plainte déposée contre Théodor Reik, psychanalyste viennois, pour exercice illégale de la médecine.

Toujours dans ce texte, défendant les analystes profanes, c'est-à-dire non médecins, Freud arguant que le transfert sur l'analyste ne dépend pas du titre de celui-ci, l'analyste profane sera plus facilement dans son rôle de « directeur de conscience laïc ».. dégagé du médical mais aussi du religieux.

Tentative de Freud de faire face aux médecins, et qui montre la difficulté, l'impossible définition de l'identité de l'analyste, qu'est-ce qu'un analyste ?

Alors reprenant les termes de Lacan je formulerai les choses ainsi, Freud incitait les analystes à se décaler du discours universitaire pour l'acquisition d'une pratique et d'un savoir théorique. Son cercle du mercredi représentait un lieu d'élaboration relevant du discours de l'hystérique. Peut-on dire que ce fut un temps qui s'approcha le plus de ce que nous appelons aujourd'hui un cartel ?

Revenir au vif de la théorie freudienne, énoncer le dire de Freud, ce sera l'avancée de Lacan étudiant d'autres champs de la connaissance comme la linguistique et donnant à la psychanalyse des ancrages conceptuelles propres, dégagés du champ médical.

A partir de 1930, sous le National- Socialisme allemand, les analystes juifs ne peuvent plus exercer, ils doivent fuir, un certain nombre mourront dans les camps. La société allemande de psychanalyse est dissoute en 1938, ce qui reste de l'institut de formation en psychanalyse est intégré à l'Institut Göring (fondé en 1936), institut de recherche en psychologie et psychothérapie. La Société de Vienne arrête de fonctionner après l'Anschluss, en 1938. Freud s'exile à Londres où il va mourir l'année suivante.

En 1938, Lacan devient membre de la Société de Psychanalyse de Paris fondée en 1926. Société qui fonctionne au niveau de la formation des analystes sur le modèle allemand et qui en épouse les problématiques. Après la guerre, la SPP reprend ses activités. Lacan est membre de la Commission de l'enseignement dès 1948 dont il rédige le règlement. Il commence un séminaire et des publications qui paraîtront dans *Les Écrits*. Si ses séances courtes apportent des remous, c'est surtout sa liberté quant à la formation de ses analysants qui va amener cette première scission. Il est pressenti pour prendre la présidence de cette commission, mais cela ne se fera pas...

Lacan fait venir ses analysants à ses séminaires, ce qui était interdit dans les instituts de formation, il les prend en contrôle, la question du transfert est remise en selle... il y a élaboration, questions, réponses... exposés de certains de ses élèves au cours d'une séance de séminaire... le transfert est mis au service de la vérité, celle du sujet, et non plus à cette fin programmée d'une identification au moi de l'analyste...

Après la SPP, la SFP, et ses impasses entre les tenants de l'adhésion potentielle à l'IPA d'où les membres ont été exclus comme Lacan en 1953, et ceux qui veulent inventer autre chose... cela se termine en 1964, par l'excommunication de Lacan.

Alors que vient relancer dans cet acte de fondation, l'offre du cartel ? je cite Moustapha Safouan : « l'idée maîtresse de l'Acte de fondation de l'École freudienne de Paris : (est) celle du transfert de travail ; idée elle-même inséparable de celle du cartel en tant que ce dernier représente non seulement le lieu approprié de ce transfert ou de cette relance, mais aussi l'unité de base d'un mode inédit d'organisation sociale. »[7]

Dans *Variantes de la cure-type*, en 1955, Lacan réagit à la suite d'un écrit venant des États Unis à propos des candidats dans les instituts de formation psychanalytiques[8]. L'auteur de ce rapport déplorant l'absence d'un désir de savoir, le manque d'introspection des étudiants. Réponse de Lacan : « ce qui est à souhaiter n'est pas que les analysés soient plus « introspectifs », mais qu'ils comprennent ce qu'ils font ; et le remède n'est pas que les instituts soient moins structurés, mais qu'on y enseigne pas un savoir prédigéré, même s'il résume les données de l'expérience analytique (...) elle n'a pour l'analyste aucune valeur formatrice ».[9]

Plus loin, revenant sur la voie de la formation de l'analysé, « l'analyste, en effet, ne saurait y entrer qu'à reconnaître en son savoir le symptôme de son ignorance », c'est le passage où il fait de l'ignorance une passion de l'être. Passion qui donne sens à toute la formation analytique. C'est une dimension libidinale qui sous-tend ce transfert de travail dont il fait la condition du travail en cartel. Il ajoute : « Le fruit positif de la révélation de l'ignorance est le non-savoir, qui n'est pas une négation du savoir, mais sa forme la plus élaborée. La formation du candidat ne saurait s'achever sans l'action du maître ou des maîtres qui le forment à ce non-savoir ; faute de quoi il ne sera jamais qu'un robot d'analyste »[10].

En 1975, dans *RSI*, Lacan formalise le cartel avec la logique borroméenne, et reprend ce lien libidinal particulier entre les membres d'un cartel, « cette identification différentielle » je le cite : « Et où est-ce que je vous ai marqué que déjà se situe le désir, le désir qui est une possibilité d'identification ? C'est ici, à savoir là, où je vous ai situé la place de l'objet a comme étant celui qui domine ce dont Freud fait la troisième possibilité d'identification, le désir de l'hystérique »[11]. L'objet *a* comme trou.

Colette Soler commente ce passage dans un article « le cartel et le lien d'école »[12]. Travaillant à partir du manque à savoir, les participants d'un cartel peuvent s'identifier à chacun, dans une identification participative au désir de l'autre, donc au manque de l'autre. Il s'agit de la troisième identification freudienne, l'identification hystérique. Le moteur du cartel dit Colette Soler est l'hystérie analysante, hystérisation nécessaire que l'on retrouve à l'entrée de chaque cure, artefact du discours analytique... Ce manque à savoir, ce n'est pas le manque à comprendre, mais un trou dans le savoir déjà là. Ce trou de l'objet peut être bouché dans un cartel si des identifications autres prennent le pas sur cette identification au désir de l'autre, cela peut être l'identification à l'un des membres voire au plus-un.

Pour elle, cette hystérie analysante, c'est ce qui fait « le propre du cartel », ce qui le différencie d'une foule freudienne, si petite soit-elle, où l'identification à un meneur restaure le discours du maître.

Au cours des journées d'étude des cartels de 1975, quand Lacan parle de ce qui l'a poussé à limiter le nombre dans un cartel, il précise que contre « l'anonymat qui préside à la communauté religieuse (...) dans ce petit nombre, il y a un lien avec le fait que chacun porte, dans ce petit groupe, son nom ».

Mais il revient à chacun une responsabilité particulière, celle d'être responsable du groupe, d'avoir comme lui-il fait référence à la plus une personne à en répondre. C'est à cette condition que ce groupe va faire un nœud borroméen. Et c'est à cette condition que le cartel fait École. La tâche qu'il accomplit, le travail s'adresse à l'École.

Au cours des journées de 1975[13], Lacan précise qu'en 1964, *l'un en plus*, il ne l'avait abordé « que sous la forme de ce qui constitue à proprement parlé le sujet, qui est toujours *un en plus*. Il s'agit du sujet de l'inconscient qui s'invite, s'immisce aux dits des cartellisants, et ne peut faire de chaque production que la résultante d'une singularité. Le plus un, écho du groupe, reste isolé du groupe. Sorte de présence/absence, c'est une fonction qui peut être prise par chacun au cours des séances de cartel. Ce plus un est-il finalement par son action de relance celui qui restaure le trou dans le savoir ? Lacan en 1975 de dire que la « plus une personne » s'isole ainsi d'une façon qui passe le plus souvent inaperçue. C'est une fonction qui relève de la logique finalement.

La création de l'EFP en 1964 devait être une relance pour contrer le fonctionnement des sociétés de psychanalyse sous l'égide de l'IPA. Il s'agissait de retrouver l'originel de la pratique freudienne, son efficacité et surtout de restaurer ce que Freud avait amorcé : permettre aux analystes de penser la psychanalyse, penser l'expérience de la psychanalyse. Il est courant et je me réfère aux cartels auxquels j'ai participé, de faire référence à sa propre analyse ou encore à sa pratique... je reviens à Moustapha Safouan : « l'idée du cartel constitue la conséquence, sur le plan organisationnel, d'une conception de l'enseignement de la psychanalyse reposant, au même titre que la conception de l'analyse elle-même, sur le principe de la fonction fondatrice de la parole »[14].

Le cartellisant condescend finalement à entrer dans une hystérisation de sa parole, il devient analysant, non pas l'analysant de la cure mais celui qui « essaie d'élaborer le savoir de l'expérience »[15], je cite là C. Soler. A partir d'un manque à savoir, un trou, il approche un réel, et s'appuie sur l'éthique du bien-dire. Je fais l'hypothèse que ce travail à plusieurs où chacun frôle un réel, celui qu'il découvre en parlant, peut amener de la satisfaction voire « la joie de la solitude ». C'est une parole empruntée à Pierre Mazeaud, premier alpiniste français à avoir été au sommet de l'Everest en 1978, quand la route de l'Everest n'était pas encore une autoroute... Cette aventure à plusieurs, cet attelage entre les alpinistes arrivant au sommet procure « la joie de la solitude ».

Tous les cartels ne se valent pas dans les effets produits sur les participants d'un cartel. C'est un travail sur la brèche qui nécessite de conserver, restaurer sans cesse cette hystérie analysante au cours des deux ans proposés pour un travail de cartel. Les cartellisants sont comme une cordée qui peut se défaire si les conditions ne sont plus réunies, si l'un d'eux quitte le groupe par exemple...

Il m'a paru évident, lisant ou relisant les textes pour préparer cet exposé, que Lacan ait pu proposer le cartel comme porte d'entrée dans l'École, entrer à plusieurs au titre d'un cartel, même si cela ne s'est produit qu'une seule fois. Il avait prévu dans un premier temps de nommer le cartel, *cardo*, dans le sens de « pivot », « gond de porte ». Ce temps du cartel est un temps pour voir, pour voir ce que c'est que faire École.

La dissolution de l'École en 1980, marque l'échec de la passe mais pas du cartel que Lacan remet en première ligne en annonçant la Cause freudienne...

[1] J. Lacan, *Acte de fondation, Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p.229-241.

[2] M. Safouan, *Jacques Lacan et la question de la formation des analystes*, Paris, Seuil, 1983, p.15.

[3] S. Bernfeld, psychanalyste autrichien, invité aux séances du mercredi chez Freud, il émigre aux USA après la guerre. Il s'intéresse à la pédagogie. Il est cité par M. Safouan pour ses travaux sur la biographie de Freud mais aussi sa conception de l'institut psychanalytique libre. Très vite en opposition avec l'IPA, il tente de proposer un autre lieu de formation des analystes aux USA.

[4] Ibid., p.20.

[5] S. Freud, « Doit-on enseigner la psychanalyse à l'université ? » dans *Résultats, idées, problèmes I*, Paris, PUF, 1984.

[6] S. Freud, *La question de l'analyse profane*, Paris, Gallimard, 1985, p.106.

[7] M. Safouan, *Jacques Lacan et la question de la formation des analystes*, Op. Cit., p.50.

[8] Il s'agit de Robert P. Knight, psychanalyste américain, en 1952, il fait un exposé adressé à l'Association psychanalytique américaine : « Conditions actuelles de l'organisation de la psychanalyse aux Etats-Unis ».

[9] J. Lacan, *Les Écrits, Variantes de la cure type* » Paris, Seuil, 1966, p.356.

[10] Ibid., p.358.

[11] J. Lacan, *Le Séminaire, livre XXII, RSI*, inédit, leçon du 15 avril 1975.

[12] C. Soler, « Le cartel et le lien d'école », dans *Bulletins des cartels*, EPFCL- France, septembre 2016.

[13] Journées d'études sur les cartels de l'École freudienne avril 1975, sur le site de l'ALI : « Pas tout Lacan ».

[14] M. Safouan, *Jacques Lacan et la question de la formation des analystes*, Op.cit., p.54.

[15] C. Soler, « Le cartel analysant ? », *Mensuel* 57, Janvier 2011, EPFCL.

Laurence Mazza Poutet

Transmission

« Penser le cartel : un vecteur de savoir dans l'École » c'est l'intitulé général de cette Journée nationale qui célèbre les 60 ans de sa création par Jacques Lacan. Quand Lacan fonde son École en 1964, il invente le dispositif du cartel qui en constitue l'organe de base et l'un des socles de la formation du psychanalyste. Il indique « pour l'exécution du travail nous adopterons le principe d'une élaboration soutenue dans un petit groupe, chacun d'eux se composera de trois personnes au moins, de cinq au plus, quatre est la juste mesure. Plus-une, chargée de la sélection, de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun ». Le cartel vise l'élaboration d'un savoir au un par un, et mise sur désir de savoir de chaque cartellisant. Le cartel il faut en user.

J'avais écrit il y a peu : « Si le désir de savoir n'existe pas, au sens du désir dans la cure analytique, où il faut contrer la passion de l'ignorance, il n'en reste pas moins que dans le cartel un savoir autour d'une question précise peut se construire ». Donc un pousse au savoir, certes, mais pas n'importe quel savoir, celui qui concerne la psychanalyse, la psychanalyse avec Freud et avec Lacan. Dans *Scilicet : tu peux savoir*, revue fondée par Lacan en 1968, Lacan a consacré tout un séminaire au savoir du psychanalyste, je n'entre pas dans le détail, le savoir est une question fondamentale, le cartel est aussi son instrument.

Le cartel un vecteur de savoir dans l'École, instrument de travail de l'école. Vecteur : le vecteur est un segment de droite orientée, en médecine c'est un organisme susceptible de transmettre un agent infectieux. Le signifiant vecteur dit tout, il est orienté et est susceptible de transmission. Le cartel est orienté et il peut transmettre du savoir sur la psychanalyse. Le savoir de la psychanalyse se transmet-il ? Un autre mode pour poser la question : qu'est-ce qui du savoir de la psychanalyse (théorie, pratique, analyse personnelle) peut se transmettre ? C'est une question extraordinairement difficile la réponse ne va pas de soi. Transmettre l'étymologie nous apprend que le signifiant vient du mot latin *transmittere* qui signifie envoyer par-delà... Par-delà quoi ? « La transmission comme la guérison se fait de surcroît » (Chantal Cazzadori), on ne peut la planifier pas plus que la programmer, et au fond saura-t-on jamais si on a réussi à transmettre quelque chose, sauf à ce qu'on nous le dise, ce qui arrive parfois.

Le cartel peut servir à produire un travail propre à chacun, et de ce travail l'auteur en tire un savoir pour lui-même. Mais quid de la transmission ? Qu'est-ce qui de ce savoir peut se transmettre, mais au-delà qu'est-ce qui de la psychanalyse se transmet ? La question se pose depuis la création de la psychanalyse. Lacan écrit que le savoir du psychanalyste « n'est pas portable, de ce que nul savoir ne puisse être porté d'un seul. D'où son association à ceux qui ne partagent avec lui ce savoir qu'à ne pouvoir l'échanger. Les psychanalystes sont les savants d'un savoir dont ils ne peuvent s'entretenir ».

Il y a là de l'impossible à dire et malgré tout, le travail sur et de la psychanalyse est une tentative tout de même de tenter de passer outre l'impossible transmission, et comme le disait Lacan à propos de la passe dont il espérait des témoignages sur le passage à l'analyste « Tel que maintenant j'en arrive à le penser, la psychanalyse est intransmissible. C'est bien ennuyeux. C'est bien ennuyeux que chaque psychanalyste soit forcé – puisqu'il faut bien qu'il y soit forcé – de réinventer la psychanalyse . » Alain Vanier, membre d'Espace analytique, ne dit pas autre chose « ...et l'effort théorique n'est que le témoignage, le dépôt de cette expérience qu'on voudrait transmissible mais qui ne l'est pas, témoignage de cette *réinvention* à laquelle chaque psychanalyste est conduit ».

La question se pose donc de ce qui se transmet aussi d'un travail de cartel, à la condition du témoignage de ce travail : une énonciation, un désir...peut-être même avant le contenu réel, dans le fait de s'adresser à d'autres. Ou dans le séminaire qui suit notre travail de cartel sur les nœuds à Pau. N'est-ce pas toujours pareil d'où que vienne le travail, ce qui se transmet de l'expérience de la psychanalyse, quel que soit le lieu d'où il émerge ?

Ces questions se posent quand bien même il faut garder à l'esprit que le cartel est un élément fondamental de l'École, un lien social nécessaire qui se renouvelle à chaque création de cartel. Le cartel n'est pas le seul à viser l'élaboration de savoir, la passe aussi vise cette élaboration de savoir et de transmission ... au fond ce n'est pas parce que la transmission est impossible qu'il ne faut pas s'y essayer.

Sait-on ce qui se transmet de nos interventions, ou de celles que l'on écoute ? Je ne le crois pas, il me semble que ce qui se transmet reste parfois énigmatique et relève du transfert, peut-être de l'inconscient. La transmission contient une part de réel c'est-à-dire, ce sur quoi on ne peut mettre de mots, il y va sans doute aussi de la résonance pour un sujet, une part de rencontre contingente.

Je voudrais vous faire part d'une rencontre dans laquelle s'est joué pour moi le rapport que j'entretiens avec la psychanalyse orientée par Lacan. Ma rencontre avec la psychanalyse, après la terminale où l'on nous avait parlé de Freud, a été celle de la prise en compte du symptôme et donc du divan. Cette rencontre avec la psychanalyse lacanienne date de mes études de psychologie à la faculté de Vincennes, dans les années 1975. Le département de psychanalyse fondé par Lacan existait déjà et en ce qui me concerne j'orientais vers la psychanalyse, mes études de psychologie. Le problème c'est qu'à cette époque les enseignants lacaniens du département de psychanalyse étaient absolument incompréhensibles pour le commun des mortels. Ils parlaient le *lacanien*, langage étrange pas à la portée de tous, et plutôt rebutant, et au demeurant, ceux qui étaient incompréhensibles à l'époque le sont restés, sauf, déjà, il faut le rappeler Jacques-Alain Miller qui à l'époque faisait un cours sur le sujet supposé savoir.

La rencontre, celle de Janine Sarlandie de la Robertie décédée en 2015, pour la nommer, qui était psychologue membre de l'École Freudienne de Paris et chargée de cours à Vincennes, la rencontre est arrivée en maîtrise. Pourquoi elle ? Difficile à dire, cette femme avait une énonciation particulière, elle parlait français et se faisait entendre, même si je ne comprenais pas toujours ni tout à fait ce qu'elle disait; quelque chose passait au-delà de la compréhension, dans la voix, dans l'énonciation ? J'avais à cette époque fait une tranche d'analyse avec une analyste de l'IPA, les séances de 45 mn chrono, analyse qui a eu des résultats thérapeutiques indéniables, mais insuffisants. Y avait-il dans le discours de Janine de la Robertie autre chose que j'aurais entendu au-delà des dits ? Ce qui est certain c'est qu'au moment de choisir un autre analyste pour une deuxième tranche, je ne savais qu'une chose, ce serait un ou une lacanienne. Une transmission indéniable a eu lieu, mais il m'est impossible de la préciser, de dire. Elle est faite.

A ce titre je voudrais ajouter qu'il est tout à fait regrettable qu'il y ait aujourd'hui si peu de facultés qui dispensent des enseignements de psychanalyse dignes de ce nom, car quand bien même la psychanalyse est intransmissible par le discours universitaire, la transmission s'effectuait là aussi.

Par la suite lors des premières séances d'analyse avec un analyste lacanien, la première fois que la séance s'est arrêtée sur une équivoque très peu de temps après le début de la séance, cela a été un moment inoubliable, un moment qui déménage, signe pour moi de l'intérêt de la séance courte, au-delà de la théorie prouvée par l'expérience elle-même. Cette invention de la séance courte a été transmise directement si j'ose dire dans l'analyse et de ce fait comme analyste, j'ai pu me l'approprier pour la mettre en œuvre. J'ai pu mesurer les effets que la séance courte porte en soi: un effet de surprise intense. La meilleure des transmissions est celle qui se joue dans la cure analytique.

Enseigner la psychanalyse est-il possible ? Enseigner à d'autres c'est d'abord s'enseigner à soi-même, Lacan intervenait à son séminaire pas dans une place de sachant mais comme analysant, disait-il. Alors peut-être le signifiant n'est-il pas bien choisi en ce qui concerne la transmission de la psychanalyse.

A Pau, depuis quelques années, un cartel dont je fais partie anime un séminaire. Cartel et séminaire sont couplés, chacun des membres du cartel intervient au séminaire. On ne sait pas à l'avance de quoi seront faites les interventions au séminaire qui se construisent pendant nos séances de cartel. Nous ne partons pas d'un savoir déjà là. Depuis quelques temps nous essayons d'élaborer un savoir clinique sur les nœuds borroméens.

L'an passé nous avons intitulé le séminaire « Hérésie et clinique psychanalytique » en partant du livre de Jean-Michel Rabaté « Joyce, hérétique et prodigue », vous remarquerez qu'hérésie consonne avec RSI qui fut notre guide de lecture. La lecture est très compliquée, mais l'intérêt là est de repérer pourquoi Lacan a utilisé les nœuds et ce que cette utilisation a changé dans la théorie elle-même (en tous cas en ce qui me concerne) notamment en ce qui concerne les consistances de RSI.

« Pas moyen de me suivre sans passer par mes signifiants » dit Lacan dans son séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, il faut en passer par les fourches caudines de Lacan l'hérétique. Lacan s'était d'ailleurs identifié à Joyce : « Il est comme moi un hérétique, car *haeresis* (qui veut dire choix en grec) c'est bien là ce qui spécifie l'hérétique. Il faut choisir la voie par où prendre la vérité ». Pour être « hérétique de la bonne manière » il faut pouvoir s'éloigner de la doxa et de l'opinion tenue pour vraie, mais en cela il faut d'abord très bien connaître cette même opinion. Ce qui était le cas de Lacan pour ce qui concerne la psychanalyse. « Hérésie et orthodoxie sont toujours mises en tension. Il faut que l'orthodoxie soit mise en place pour parler d'hérésie. Mais c'est quand un hérétique surgit que les orthodoxes se mobilisent. Il revient alors à l'hérétique de soutenir son choix ou pas . » Cette intervention de Christine de Camy prend tout son sens à propos de la position de Lacan, excommunié en 1964 de l'IPA, faut-il le rappeler ?

Saurons-nous transmettre cette lecture de RSI et ces notions compliquées ? C'est évidemment le pari du cartel et du séminaire. Ici, à Bordeaux aujourd'hui cette rencontre de Cartels est la preuve que c'est bien le lieu où l'on peut témoigner de son travail.



- J. Lacan, « Acte de fondation », *Autres écrits*, Paris, Seuil, Coll. Le Champ Freudien, 2001.
- J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 359.
- J. Lacan, 1978-07-09 Conclusions, Congrès de l'école freudienne de Paris.
- A. Vanier, « Quelques remarques sur la théorie en psychanalyse », in *Le carnet psy*.
- J. Lacan, *Le Séminaire, livre XXII, RSI*, inédit, leçon du 15 avril 1975.
- C. de Camy, intervention au séminaire «Hérésie et clinique psychanalytiques».

Maria Dolors Camós

Le Cartel : quels effets pour la transmission dans l'École ?

Le cadre où j'inscris cette présentation est une question qui s'est posée pendant mon expérience de cartellisante : quelle relation existe entre les différents moments d'une cure et le travail en cartel ? Quels sont ses effets ?

Le cartel est l'un des deux dispositifs créés par Lacan pour l'avancement du discours analytique et ses effets sur la vie de l'École. S'il n'y a pas de passe sans transmission, pourrions-nous dire de même pour le cartel ? Oui, pour autant procédure, objectifs et effets différents.

Alors, quels sont les effets du cartel face à la transmission à l'École ? Tout d'abord je dis : rien qui ne soit le résultat d'un produit individuel. Il s'agit de transmettre ce qu'on trouve à partir d'un travail d'étude et de recherche. Mais attention, ici, la production est le résultat de la relation du sujet à son expérience analytique - quel que soit le moment- et de la rencontre avec des autres, ce qui constitue le versant contingent du dispositif.

Depuis mon expérience, le cartel est un point charnière par rapport au savoir que l'École accueille. De quel savoir s'agit-il ?

Dans la cure comme dans le cartel nous avons une opacité incurable, ce qui résiste au savoir. Et aussi une divergence. Dans le cartel nous avons deux savoirs : un savoir épistémique qui, bien que méconnu, apparaît écrit dans les textes, soit, le lieu de l'Autre, indispensable pour l'obtenir. C'est le versant du savoir qu'articule S1 et S2, dont la variété et le croisement des discours parmi les cartellisants sont nécessaires.

Mais il y a un autre savoir dans le cartel, le savoir de l'Un, S1, qui rejette l'Autre, il suspend ce qui à partir de l'Autre s'articule, et qui fait lien avec les autres à partir de ce qui n'en fait pas : les modes de jouissance intime qui ont marqué l'histoire du sujet, « certains effets irréductibles sur l'inconscient »[1]. Avec le concept de *lalangue*, largement développé dans le *Séminaire XX, Encore*, il trace un tournant décisif dans son élaboration de la jouissance du parlêtre.

C'est ça qui illustre bien une phrase de Lacan vers la fin du *Séminaire XXIII, Le sinthome* « La faute exprime la vie du langage »[2], un chemin qu'il a poussé jusqu'à la limite, celui qui vise à réduire ce qui vient de la parole et ses effets sur la jouissance.

Chacun de nous porte écrit le poème de sa vie.

Dans le cartel il faut distinguer donc l'élaboration pendant les intervalles de travail et ce qui passe pendant la séance, dans laquelle un échange de mots de différentes positions subjectives, répétitions, malentendus, silences est en cours. Bref, un savoir parlé, qui s'écrit avec les jouissances particulières. Il ne s'agit pas tant de ce que la parole dit mais de la façon dont elle le dit.

Comment le cartel arrête-t-il le glissement du savoir à la jouissance ?

Le cartel, s'il fonctionne, permet de modeler en quelque sorte le style propre du sujet, et cela peut aller très loin... Alors que j'écrivais ce paragraphe, une phrase extraordinaire de Joyce dans *Finnegans Wake* m'est venue : « le grattage *palimpsestique* de la plume » [3], que j'ai lue dans la voie de la rencontre Lacan-Joyce : une belle écriture de ce qui cerne le réel, marques d'une première trace pour toujours perdue.

Je me demande dans quelle mesure le savoir non su fait fonctionner le cartel. Est-ce que cela dépend de qui incarne le plus-un ? De ce qui se précipite dans la contingence de la rencontre ? Je veux parler ici d'un exemple de mon expérience de travail dans un cartel vraiment fructueuse. Le travail se fait en français, en espagnol avec des résonances catalanes.

Le thème était l'acte analytique dans tous ses états, basé sur le *Séminaire XV, L'acte psychanalytique*, un texte tout à fait crucial dans son enseignement. Élaborant sur le thème choisi, l'acte implique le dire, un moment donné je me suis arrêté sur « Éloge de la connerie »[4], de quelques résonances pour moi. D'ailleurs, j'ai discuté avec des autres collègues des différentes appréciations de ce chapitre.

Connerie n'est pas une notion, nous dit Lacan, c'est difficile de dire qu'est-ce que c'est, mais quelque chose comme un nœud, autour du quoi s'édifie beaucoup des choses, et se délèguent toutes sortes de pouvoirs. Elle a une fonction très particulière, une fonction de « déconnaissance », dimension, dit-il, qui nous approche de l'acte psychanalytique. Il déconnaît quoi, le sujet, en disant des conneries ?

Je souligne trois points : ce que le mot *connerie* endure, décryptage du mot et un exemple d'un de ses analysants.

- En argentin, on traduit *connerie* par *boludez*, qui vient de *boludo*, *pelotudo*, tandis qu'en espagnol nous avons *gilipollez*, qui vient de *gilipolla*. Dans les deux traductions, nous avons la référence à testicules et au pénis, même si le mot *con* a à voir avec le sexe de la femme. Je comprends ici que la jouissance phallique est dans le mot, d'où prend son relief le caractère irréductible à toute réalisation véridique de l'acte sexuel : c'est de cela qu'il s'agit dans l'acte psychanalytique.
- Pour développer le statut de *déconnaissance*, Lacan joue avec le verbe *déconner* et ses morphèmes, raison pour laquelle il parle de *criptomorphème*, dont le préfixe nous indique quelque chose caché, un trou (crypte : trou excavé dans la terre pour accueillir le corps d'un martyr). Il me semble donc qu'on peut comprendre ce qu'il dit par rapport au sujet : « Il ne s'agit pas de la vérité de la connerie mais de la connerie de la vérité [5] », c'est-à-dire, la *déconnaissance*, le pas tout de la vérité. Une petite parenthèse ici. Pendant l'écriture du texte, une analysante qui depuis quelques jours était vraiment polarisée sur son argent, arrive ravie car elle vient d'inverser un important montant de son argent en cryptomonnaie, avec la certitude d'en finir avec ses problèmes. Un exemple du DA, transhistorique (cf. « traumatisme ») par rapport à l'usage prédateur du préfixe par le DC de notre époque.
- Dans le cartel, nous avons vu qu'il y a une liaison entre connerie et bévue, (*Séminaire XXIV, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à moure*) : écueil, dérapage, une erreur par inadvertance. C'est comme ça que j'ai lu l'exemple qui pose Lacan, « une femme de non- recevoir », dans le contexte de ce que disait un de ses jeunes patients. Il avait rendez-vous avec une petite fille qui l'avait laissé tomber comme une crêpe. Je cite Lacan : « Il ne savait pas, il l'a dit comme ça, de tout son cœur, il avait entendu trois mots et les avait appliqués. C'est très comique pour tout le monde, sauf pour lui. Un acte d'ignorance pour le sujet, qui n'a pas à être interprété ». Bref, la connerie de sens est au-delà du sens, visant la limite de l'ab-sens du non-rapport.

Poursuivons. Pourquoi le Cartel est-il un dispositif inédit du Champ Lacanien ? On en discerne quelques importants effets de décollage (anti-colle) : le frein au sens, le pas-tout de la compréhension et du jugement propre... et ce qui est à souligner, le Cartel va contre les effets de groupe, qui est essentiel pour la vie de l'École. On peut dire qu'il est le lieu d'Eros, si l'on considère qu'en tant que lien social il va contre Thanatos. Beaucoup d'effets dépendent du fonctionnement du Cartel. Quelques fois, il échoue, même s'il ne se dissout pas : l'ennui, l'inertie, la non-production en sont les indices.

Je termine par une question insoluble : peut-il y avoir une transmission à l'École -et dans l'École- sans qu'il y ait un mode de diffusion des produits individuels du Cartel ? Nous avons débattu à plusieurs reprises, mais cela reste l'un des grands défis pour les psychanalystes de l'École : nous avons un réseau structurant de cartels à travers notre large communauté, tandis que la résonance des produits, au-delà des journées (il faut dire que celle qui aujourd'hui nous convoque est formidable) publications, débats ponctuels, théorisations... ne s'écoute pas beaucoup dans le local.

Pourquoi pas un cartel élargi dans chaque Forum de l'École, selon une périodicité, pour que la transmission des produits devienne une marque vivante de l'École ?

Une phrase de Lacan qui nous oriente comme cartellisants -analysants : « Être dupe de l'impossible du rapport sexuel donne un rapport différent au savoir ».

[1] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2023.

[2] J. Lacan, *El Seminario XXIII*, El Sinthome, Ed, Paidós, 2006, p. 146.

[3] J. Joyce, *Finnegans Wake*, Ed, Penguin Books, 1992.

[4] J. Lacan, *Le Séminaire XIV, L'acte psychanalytique*, leçon du 22 novembre 1967, Nouvelle transcription, Staferla (P. Valas).

[5] *Ibid.*, 46

Isabelle Kanor

Les anagrammes d'Unica Zürn, en toutes lettres dans le texte

La lecture du Séminaire III de Lacan en cartel fait éclairage sur la place du signifiant à l'endroit du phénomène psychotique. Cette étude produit des liaisons avec d'autres textes qui déconstruisent le langage. Elle invite à les lire autrement et à déchiffrer, notamment, la façon dont l'expérience psychotique s'inaugure dans le style anagrammatique.

La lecture en cartel du *Séminaire III* de Jacques Lacan sur les psychoses[1] a été ma première entrée approfondie dans la psychanalyse que j'ai partagée avec Joelle Florès, Maria Alejandra Padrón, Marjorie Ruland et Philippe Madet comme plus un. L'expérience fut une immersion dans une matière avec une réflexion et une langue à observer, à modeler, à apprivoiser tant les deux pouvaient être déroutantes.

Nous avons tous fait cette expérience d'entendre quelqu'un parler une langue qui nous est étrangère et curieusement, nous pouvons l'écouter avec attention, capter un mot à résonance familière, saisir une attitude qui se fait interprète d'un accent tonique, d'une façon de dire. On comprend une phrase, un sens mais pas toujours le propos dans son entier.

L'écriture de Lacan m'a donné cette double impression. Celle de rien en savoir et de rien en comprendre mais paradoxalement d'être interpellée par quelque chose déjà parcouru quelque part sous une autre forme.

L'entrée dans cette matière énigmatique a laissé des zones d'ombre voire d'incompréhension. Résumer ce que j'ai retenu de cette transmission serait également une gageure. En revanche cette lecture a été comme une luciole qui guide mais dont la fonction n'est pas de faire toute la lumière. Beaucoup reste donc à découvrir, je me suis laissée pourtant guidée par cette lecture jusqu'à être interpellée par d'autres lectures antérieures qui tout à coup prenaient sens à la lueur de ce Séminaire. Cette lecture de Lacan, langue étrangère, langue effervescente, langue codée a été mise en rapport avec d'autres lectures pour devenir langue éclairante.

De fait il m'a paru plus personnel pour cette première communication de relater mon expérience du cartel au regard d'une auteure et d'une œuvre que précisément, le fil du séminaire m'a permis d'appréhender différemment, d'en faire une autre lecture.

L'Homme-Jasmin[2] est un titre qui m'a d'abord intriguée. Le sous-titre Impressions d'une malade mentale ne disait rien d'un récit autobiographique bien que la quatrième de couverture laissât penser qu'il s'agissait d'un journal tout en mettant l'accent sur l'esthétique de l'écriture. Je ne connaissais rien d'Unica Zürn, son auteure. J'apprenais qu'elle était plasticienne et m'aventurais alors à rechercher ses dessins prolifiques.

La première lecture fut surprenante, alternant prose, chiffres et anagrammes. Elle fût déroutante car il me semblait me perdre dans un récit incompréhensible et une performance stylistique en premier lieu, mais en creux, une certaine poésie se dégageait de cette écriture du flow totalement décousue. Je refermais donc le livre avec une sensation étrange d'avoir cherché en vain une cohérence dans ce récit et de m'être laissée leurrée par une esthétique.

La lecture du *Séminaire III* a réveillé le souvenir de cette expérience littéraire. Comment re-lire autrement *L'Homme-Jasmin* d'Unica Zürn ? Comment déchiffrer cet écrit à la lumière de l'enseignement de Lacan ?

Dans ce travail, il m'a fallu choisir parmi des angles, j'ai choisi celui du signifiant. Il se trouve que dans *L'Homme-Jasmin*, Unica Zürn utilise les anagrammes et cela m'a interpellée car l'anagramme est un signifiant très particulier. J'ai donc mené ma réflexion au-delà de ma première approche en me questionnant sur l'auteure et sur sa pratique anagrammatique.

Unica Zürn est née à Berlin en 1916 au sein d'une famille intellectuelle dont elle brosse un portrait sévère : un père absent qu'elle idéalise, une mère castratrice frayant avec les milieux nazis et un frère qui lui fait subir des rapports sexuels incestueux. La sexualité obsède tous les membres de cette famille et prend des formes anarchiques.

Après une première tentative de suicide à 12 ans, ses premiers épisodes psychotiques apparaissent après la guerre. Elle rencontre l'artiste plasticien Hans Bellmer en 1953 qui va l'introduire dans le cercle du mouvement des surréalistes avec la pratique du dessin automatique. Puis il l'initiera aux anagrammes, pratique dans laquelle très vite elle excellera. Elle rencontrera Prévert, Breton, Man Ray, Max Ernst, Duchamp et se liera d'une véritable amitié avec Henry Michaux. Elle écrira deux recueils d'anagrammes dont Hexentexte [3] qui signifie « Écritures sorcières » et d'autres courts récits. A 41 ans, son état de santé mentale se détériore, elle est diagnostiquée schizophrène et multipliera jusqu'à sa mort les séjours en clinique spécialisée. C'est en 1962 qu'elle commence l'écriture de l'Homme Jasmin, Impressions d'une malade mentale. Publié en 1970, année de sa mort, le livre s'avère être en définitive un véritable document clinique dans lequel elle relate son expérience de la folie.

Dans l'Homme-Jasmin, Zürn a imaginé un grand hypnotiseur qu'elle rencontre dans un jardin et qui lui délivre de grandes prophéties. Il est en fauteuil roulant et représente son idéal de l'amour qu'elle vit dans une union exclusivement spirituelle. L'écriture introspective au présent, à la troisième personne et dans la langue maternelle alterne le récit en prose, les anagrammes et les chiffres pour décrire de l'intérieur son expérience du phénomène psychotique.

Mon propos s'attachera donc à la fonction de l'anagramme dans le récit du vécu psychotique.

En quoi la contrainte même de l'anagramme peut rendre compte d'un acte de réappropriation langagière ?
Quelle peut être la place du signifiant dans une écriture anagrammatique ?

L'anagramme, provenant du grec ancien *ana* pour renversement et *gramma* pour lettre, est une figure de style qui consiste à construire un mot à partir d'un autre mot en ayant recours uniquement à toutes les lettres de ce mot. L'anagramme vient donc renverser la logique d'un morphème en perturbant le mécanisme de l'écriture puisqu'il va conférer un sens nouveau. On ne tient compte que de la structure des lettres sans s'attacher à la signification. Dans sa forme première l'anagramme a été utilisée au XVII^{ème} siècle pour tirer éloge d'une personne ou pour attaquer l'ennemi. Plus tard elle a permis de désigner des écrivains par un pseudonyme. Paul Verlaine, se fera nommer Pauvre Lelian pour décrire sa destinée de Poète Maudit. Boris Vian écoulera certaines de ses œuvres sous le nom de Bison ravi ou Brisavion.

Revendication identitaire ou fantaisie créatrice, le procédé anagrammatique se retrouvera chez les auteurs, jongleurs de la langue. Etienne Klein [4] ou encore Georges Pérec [5] rechercheront l'exercice de style à des fins d'amusement et de performance.

Les anagrammes sont bien plus qu'un simple jeu de lettres ou un exploit littéraire. Elles reflètent la créativité du langage et offrent une nouvelle perspective sur les mots ainsi qu'une autre perception du langage avec l'idée que le signifiant ne dit pas tout et recèle d'autres sens cachés.

Dans le cas de la psychose il n'y a pas de division si bien que le signifiant n'a qu'un seul sens, celui qui se révèle dans la structure des lettres et qui prend une importance capitale pour le sujet et pour sa vie.

L'œuvre de Zürn s'inscrit dans le mouvement des surréalistes. Le mouvement artistique porté par André Breton, inspiré par les théories freudiennes et par la méthode des libres associations, consiste alors en « un automatisme psychique pur par lequel on propose d'exprimer le fonctionnement réel de la pensée en l'absence de tout contrôle exercé par la raison en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale » [6]. Cependant on peut se questionner sur l'absence de contrôle dans la pratique des anagrammes puisque Zürn précise justement qu'elle a besoin de concentration pour s'adonner à leur création qui requiert un certain savoir-faire littéraire. Paradoxalement, l'invention des anagrammes semble s'imposer à elle de façon urgente, non contrôlée, comme une vérité qui surgit du mot. A ce propos Hans Bellmer confirme la place de l'inconscient dans la production de l'anagramme chez Zürn en écrivant ceci « L'anagramme naît, si l'on regarde de très près, d'un conflit violent, paradoxal. Elle suppose une tension maximale de la volonté imaginative et, à la fois, l'exclusion de toute intention préconçue, parce qu'elle serait stérile. Le résultat semble, d'une façon un peu insolite, être dû à l'intervention d'une conscience *autre*, plutôt qu'à la propre conscience » [7]. Le but est d'exprimer une réalité qu'elle voyait cachée au-delà des apparences. Le surréalisme se situe donc en cet endroit de son trouble psychotique et signe la scission avec le simple jeu de lettres.

L'anagramme apparaît comme une extraction magique de mots dans le mot, une expérience surréaliste initiatique. Il y a une prolifération inattendue de la lettre qui fait surgir une pléiade de mots puis de phrases. Les anagrammes de Zürn posent le problème de l'énigme de la vie à résoudre. La suite des vers dans ses poèmes échappe souvent à la compréhension. Elle utilise le pouvoir incantatoire des mots, elle en explore le pouvoir sonore face à la maladie. Les anagrammes de Unica Zürn vont du mot à la phrase. Elle va jusqu'à créer des poèmes-anagrammes en vers libres [8].

Les poèmes-anagrammes que l'on retrouve dans l'Homme Jasmin soulignent la préoccupation d'Unica Zürn de rendre compte de sa folie à travers son écriture. C'est une écriture du vertige [9]. Les malades qui ont su éclairer leur souffrance de l'intérieur sont rares - Paul Éluard [10] et Tristan Tzara [11] en sont - parce que les symptômes ou certains traitements de la maladie inhibent les forces créatrices. Lacan, dans son séminaire commente le livre du Président Schreber qui n'est pas un artiste mais un homme du droit. La maîtrise du langage artistique n'est donc pas une condition pour rendre l'expression du témoignage accessible. Le travail sur les anagrammes dans la poésie ancienne du Linguiste Suisse Ferdinand De Saussure [12] a donné matière à Lacan pour élaborer sa théorie de la prévalence du signifiant. À partir d'un certain nombre de poèmes saturniens Saussure cherche à débusquer des résidus ou mot-thèmes, anagrammes sous le contenu manifeste du texte.

La pratique des anagrammes apparaît pour Unica Zürn comme une échappatoire. Elle transgresse le texte par un autre texte sous-jacent. Elle n'est pas en mesure de comprendre l'équivoque d'un signifiant. C'est une façon de tordre le cou à la réalité que de s'enfermer dans ses pensées pour l'oublier. Zürn ajoute que La pratique devient frénétique voire menaçante mais elle lui permet de se projeter hors du monde et de sombrer dans un monde imaginaire. L'anagramme devient donc le lieu où Unica Zürn énonce sa folie. En ce sens, la similitude entre son écrit et celui du Président Schreber font office de testaments cliniques par leur partage des impressions personnelles des manifestations de la psychose.

Le procédé rhétorique qu'utilise Unica Zürn n'est pas une anomalie due à sa pathologie mais il s'agit d'inventions formelles à part entière. Elle a su exprimer ses troubles et inventer un langage inédit pour le dire et c'est grâce à ce nouveau langage qu'elle parvient à transcender sa psychose. Unica Zürn évoque dans ses écrits son attirance pour la maladie mentale qui l'entraîne dans un au-delà étrange et merveilleux qu'elle nomme « état très noble de médium » et qu'elle ne souhaite pas quitter malgré les crises aiguës, les hallucinations, les fortes angoisses. Elle relate un inépuisable plaisir pour elle que celui de chercher une phrase dans une autre phrase. Elle éprouve l'excitation et la grande curiosité nécessaires pour que son propre travail lui apporte une surprise. Elle se sent forte et courageuse. Capable de tout [13].

La place du signifiant est mise en lumière dans la production de Zürn. Lacan explicite la chaîne signifiante ; donner sens suppose d'ajouter des signifiants à un premier signifiant. Pour faire signification il faut que le signifiant soit accroché à un signifié. Quand Zürn ne peut accrocher un signifié, peut-être est-ce là que l'anagramme vient apporter une solution pour donner un sens qui sera le sien.

La chaîne signifiante se construirait donc ici non pas dans l'accolade de signifiant-signifié mais dans l'accolade des lettres qui constituent le mot-signifiant, puis la phrase-signifiant. Je dirais donc que la chaîne signifiante se manifeste à l'intérieur du signifiant qui se présenterait à Zürn sous la forme d'un ensemble de lettres et non dans son association avec un signifié dissocié.

Dans le *Séminaire III*, Lacan explique « Au niveau du signifiant, dans son caractère matériel, le délire se distingue précisément par cette forme spéciale de discordance avec le langage commun qui s'appelle un néologisme. Au niveau de la signification, il se distingue par ceci, qui ne peut vous apparaître que si vous partez de l'idée que la signification renvoie toujours à une autre signification, à savoir que, justement, la signification de ces mots ne s'épuise pas dans le renvoi à une signification(...) Le malade souligne lui-même que le mot fait poids en lui-même » [14]. Pourrait-on dire que l'anagramme fonctionne comme un néologisme ?

On peut s'interroger sur le silence de Jacques Lacan sur le cas Zürn d'autant qu'en cherchant les liens qui unissait les deux lectures, on trouve un texte, le seul rédigé en français et qu'elle a dédié à Monsieur le Prof LACAN. Le contenu de ce texte intitulé MistAKE [15], soit faute en anglais, est en réalité une ébauche de *L'Homme-Jasmin*. Il aurait été écrit vers 1964 à Paris et fait référence à un voyage en avion pour Berlin où elle allait être internée pour la première fois. Je cite un extrait : « Si elle comprend, le charme et rompu. Si elle comprend l'amour, l'amour s'en va. Si il n'y a pas des questions – que-est-ce qu'il rest pour elle ? Questions sans réponse. C'est ça qu'il lui faut. Elle en a marre des solutions ».

Il se pourrait que l'anagramme intervienne comme une réponse au vide du signifiant. Unica Zürn cherche le mystère qui se cache dans le corps verbal. Elle y trouve des réponses qui n'offrent aucune solution mais qui ouvrent des portes et nous permettent de l'accompagner.

Ce que met en lumière Lacan c'est que nous ne pouvons étudier les psychoses, et donc la schizophrénie, sans y introduire la fonction de sujet, du sujet comme effet du langage. Zürn peut trouver dans la contrainte une façon de ne plus se soumettre et de faire plier la langue.

Décomposer, déconstruire le langage est une façon d'inventer le langage et de renforcer la notion de sujet. C'est une forme de pouvoir et non d'enfermement. La réappropriation langagière pourrait générer le sentiment de réaffirmation. Chaque anagramme constitue une boucle de renforcement qui permet au sujet de sortir de son isolement psychique et lui permet d'accéder à une projection de lui-même avec du sens. Le sujet peut affirmer ses goûts, s'exprimer, s'engager dans un rapport avec les autres. Pour lutter contre ce sentiment de dépersonnalisation, l'anagramme pourrait être une réponse.

Dans le procédé anagrammatique, le langage est appréhendé comme un matériau.

Je pense à Victor Anicet, céramiste et plasticien Martiniquais. Il parle de la terre comme d'une matière silencieuse, malléable et susceptible. Je fais un parallèle avec Zürn pour qui le mot est silencieux, elle ne l'entend pas. Elle voit et entend un autre mot, celui qui s'impose à elle, qu'elle admet grâce aux permutations des lettres.

Le mot est malléable, mobile. Il apparaît comme un organisme vivant sous la main de celle qui le manipule. Il est aussi susceptible car la contrainte est rigide : on ne doit utiliser que les seules lettres disponibles à l'exclusion de toute autre. D'où la concentration, le silence et la passion qui accompagnent cette contrainte de l'anagrammeuse qui modèle sa phrase.

Le céramiste Anicet avec le même bloc de terre peut décider de créer un *chouval bonbon* (confiserie en forme de cheval qu'on trouvait autrefois aux Antilles) A partir de ce *chouval* il pourra créer un *adornos* (masque de divinité Amérindienne). Il racontera alors une nouvelle histoire différente de la première création, différente elle-même du bloc de terre inerte.

L'anagramme fait fonction de réanimation, il crée une existence nouvelle.

La contrainte rigide permet la reprise du contrôle. Elle autorise Unica Zürn à reconstruire le monde dans lequel elle vit mais aussi un monde plus vaste.

La lettre qui devient matière peut interroger un isomorphisme entre les anagrammes du corps et les anagrammes des mots.

Unica Zürn va dans sa réflexion déplacer l'anagramme, élément de langage et manifestation de la corporité, hors du champ lexical. L'énergie disruptive de l'anagramme s'étend au corps considéré lui-même comme une anagramme. Il est une juxtaposition de parties organiques. Son corps ne connaît ni ordre, ni commencement, ni fin. Le corps serait donc comparable à une phrase qui convie son auteure à la déconstruire pour mieux le recomposer. Unica Zürn « croit par expérience personnelle à la possibilité pour un corps d'en habiter un autre, d'une manière éthérée [16] ».

On retrouvera cette même approche dans les descriptions du corps-enveloppe dans l'écrit du Président Schreber.

Un dernier point serait ici à soulever sous forme de questionnement. Lacan dans son séminaire insiste sur la présence de trouble(s) du langage comme manifestation de la psychose. Peut-on considérer que la pratique frénétique des anagrammes par Erica Zürn soit un trouble du langage ? S'en tenir à la lecture d'une écriture de la rigidité, de l'enfermement à l'intérieur d'un mot ou d'une phrase va à l'encontre d'une prise en compte de la re-composition langagière que nous avons démontrée. L'écriture de l'anagramme ouvre la langue et le monde du sujet psychotique. Elle permet au sujet de passer de la « parole parlée » à la « parole parlante » [17]. L'anagramme cependant, peut être apparentée à un déraillement de l'édifice langagier. C'est un rapport différent à la langue qui nous est imposé dans l'œuvre de Zürn. Dans *L'Homme-Jasmin*, il y a une cohabitation entre le texte en prose et le jeu du langage.

L'anagramme est destinée à s'organiser et se répéter jusqu'à épuisement de la lettre. Le texte en prose se décline de façon moins mécanique. Les anagrammes viennent s'intercaler dans le fil de la narration sans pour autant briser la structure du texte et finalement constituer un tout. A cette articulation s'ajoute des nombres auxquels Zürn attribue une signification comme le 9 dans lequel elle voit le signe qui symbolise la vie ou le 6, chiffre de la mort. Elle ponctue également ses phrases en prose et anagrammées par des initiales mystérieuses comme HB ou HM.

Il y a donc un double jeu langagier dans lequel peut être une sorte de métonymie, l'auteur va se concentrer sur les possibilités de combinaisons de la totalité des signes graphiques en présence. Ces combinaisons ne sont reliées par aucun sens, c'est le constat. Tandis que la métaphore fait ouverture chez le sujet, la métonymie perd le sujet. Les mots peuvent s'aligner les uns à côté des autres, les chiffres à côté des mots, les initiales à la fin des phrases comme une boussole qui déraillerait. C'est là qu'il peut y avoir scission entre le signifiant et le signifié. L'anagramme en elle-même peut ne constituer qu'un simple jeu de la langue mais dans le cas d'Unica Zürn, c'est la fonction même qui peut nous conduire à associer le procédé anagrammatique à un trouble du langage. La stylistique isotopique associée aux signifiants nombres et initiales confèrent à l'anagramme une dimension d'écriture de la psychose. Dans son livre, à propos d'une anagramme-lettre qu'elle adressera à l'établissement scolaire de son fils elle conviendra : « c'est le premier message de folie qu'elle transmet » [18].

Le cartel sur l'étude du *Séminaire III* a éclairé ma lecture de la production anagrammatique d'Unica Zürn dans le champ de la psychose. Le langage dans la psychose se caractérise par la trouvaille ou par l'invention. Les anagrammes sont une invention langagière, une distorsion au sens propre de la langue dans sa malléabilité et sa matérialité. L'éloignement de l'approche idéale crée cependant un sens nouveau dans lequel le sujet trouve réponse ou solution. Le signifiant renaît en un ou plusieurs autres signifiants. Il n'est pas figé. L'anagramme dès lors peut donner une enveloppe à l'écriture de l'impression des états intérieurs du sujet psychotique et l'Homme -Jasmin de Zürn en témoigne.

Ce cartel était donc mon tout premier et dans la communication que je vous ai proposée, il s'agissait pour moi avant tout de faire quelques hypothèses sur le travail effectué en groupe. Ce que j'ai compris du cartel c'est qu'il ne se réduit pas à l'apprentissage et pour que se révèle la fécondité de la pensée et l'enseignement de Lacan, il faut éprouver le désir de rechercher, de comprendre, d'étayer des hypothèses au regard de sa propre pratique ou de son savoir.

Pour finir, il était difficile de résister à la tentation de se livrer à l'exercice de l'anagramme.

J'ai choisi d'explorer le sens caché du mot **SIGNIFIANT**.

J'ai trouvé cette anagramme : **GISANT, FINI**

Cela pourrait-il correspondre à ce que vit Erica Zürn qui peut percevoir le signifiant comme gisant et fini d'où sa recherche de renaissance du signifiant par le procédé anagrammatique ?

[1] J. Lacan, *Le Séminaire, livre III, Les psychoses*, Seuil, 1955-1956.

[2] U. Zürn, *L'Homme-Jasmin* « Impressions d'une malade mentale », Paris, Gallimard, 1991.

[3] U. Zürn, Berlin, Galerie Springer, postface d'Hans Bellmer — 10 anagrammes & 10 dessins, 1954.

[4] E. Klein, J. Perry-Salkow, *Anagrammes renversantes ou Le sens caché du monde*, Flammarion, Paris, 2011.

[5] G. Pérec, *Alphabets*, Galilée, Paris, 2001.

[6] A. Breton, *Manifeste du surréalisme*, Paris, Éditions du Sagittaire, 1924.

[7] H. Bellmer, *Post-scriptum* à « Oracles et spectacles » de Unica Zürn, *Obliques*, n° spécial Hans Bellmer, 1979., p. 109-111.

[8] A. Chevrier, *Du poème anagrammatique. L'exemple de Memento-fragments de Michelle Grangaud*, Formes poétiques contemporaines, Bruxelles, Les impressions nouvelles, 2004.

[9] A. D'Anna, *Unica Zürn. L'écriture du vertige*, Paris, Cartouche, 1910.

[10] P. Éluard, *Souvenirs de la maison des fous*, Paris, Seghers, 1947.

[11] T. Tzara, *Parler seul*, Paris, Caractères, 1955.

[12] J. Starobinski, *Les mots sous les mots*, Paris, Gallimard, 1971.

[13] U. Zürn, *L'Homme-Jasmin. Impressions d'une malade mentale*, op.cit., p. 33.

[14] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les psychoses*, op.cit., p. 238.

[15] U. Zürn, *MistAKE*, Ypsilon, Paris, 2008.

[16] U. Zürn, *L'Homme-Jasmin. Impressions d'une malade mentale*, op.cit., p. 28.

[17] M. Nevert, *Ma prison est une répétition. L'enfermement du psychotique dans le langage ; la libération de Dominique Charmelot*, Esprit créateur, 1998, p.26.

[18] U. Zürn, *ibid.*, p.30